

Nouvelle vie

Une nouvelle en cadavre exquis
écrite avec Léonora Miano
sur air.laclassse.com



édité par le collège
Laurent Mourguet
2014

*Une nouvelle en cadavre exquis écrite par
Léonora Miano et les élèves des collèges du Rhône :
Pierre de Ronsard, Pierre Brossolette, Daisy Georges Martin,
Charles de Foucauld et Laurent Mourguet*

*Un projet d'écriture collaborative mené sur l'ENT laclasse.com
au cours de l'année 2013-2014*

Prologue page 6

Chapitre 1 page 9

Chapitre 2 page 15

Chapitre 3 page 19

Chapitre 4 page 21

Chapitre 5 page 25

Prologue

Léonora Miano

Comme toujours à cette heure, le chant de l'homme se fit entendre. Arpentant les rues du quartier, il hélait les habitants, traînant derrière lui un chariot. Son appel les faisait sortir en courant de leur maison et, en un rien de temps, la caisse à roulettes se remplissait de bouteilles vides. Elles avaient contenu du soda, de la bière la plupart du temps. Son passage évitait aux gens d'avoir à les retourner eux-mêmes au magasin comme c'était la règle. Pour la peine, on lui remettait une pièce de cent francs. Bientôt, son chant s'éteignit dans le lointain. La nuit tomba alors, comme elle savait le faire dans ce pays, sans crier gare.

D'habitude, ce moment de la journée était son préféré. Un autre rythme s'emparait de la ville. Les marchandes de beignets et de poisson grillé remplaçaient leurs homologues

qui, de l'aube au crépuscule, avaient proposé d'autres denrées. Les choristes de l'église située non loin de là se dirigeaient vers la petite bâtisse érigée par des missionnaires allemands, des cantiques déjà sur les lèvres. Vêtus de robes amples comme on en voyait dans les temples de l'Amérique noire, ils se rendaient à leur répétition hebdomadaire. Les gamins des familles déshéritées prenaient place sous les réverbères pour faire leurs devoirs, tandis que les commères plantaient une chaise devant le portail de leur demeure, afin que rien ne leur échappe de la vie qui s'ébrouait là. Des rires étaient dans l'air.

Assise dans un coin de la cour, près de l'endroit où quelques bambous avaient été arrachés à la clôture, Salomé regardait s'agiter le monde au dehors. Il lui était interdit de sortir, de fréquenter les enfants des quartiers comme disaient ses parents pour désigner les mal lotis. Aussi, c'était de loin qu'elle prenait part à leurs jeux, les enviant presque de vivre dans des maisons dépourvues d'électricité. Le spectacle de la rue la ravissait. Elle connaissait tout le monde, le moindre visage, les histoires de cœur naissantes, celles qui s'étaient achevées dans la fureur et les larmes.

Aujourd'hui, rien de tout cela ne l'intéressait. Salomé ne salivait pas à l'idée de goûter les maquereaux cuits à la braise, sur lesquels le vent apportait un peu de poussière pour parfaire l'assaisonnement. Sa mère disait que c'était plein de microbes, que c'était sale. Mais elle disait aussi qu'il ne fallait pas avaler les pépins des oranges, de peur qu'un oranger vous pousse sur la tête. Salomé, excitée à la pensée d'un arbre prenant racine au milieu de son crâne, avait fréquemment défié l'interdit. En vain. Depuis, elle n'accordait qu'un crédit relatif aux dires de sa mère, louchait tous les soirs sur les poissons posés sur des braseros si bas qu'ils semblaient toucher terre.

Pourtant, c'était la parole maternelle qui la troublait ce soir, lui gâchant le plaisir de l'observation. Quelques mots énoncés avec mépris, d'une voix sèche : « Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied. Ils peuvent s'estimer heureux d'avoir été admis dans la famille... » Salomé se leva, fit quelques pas vers la maison, s'arrêta sous le manguier dont une chauve-souris avait croqué des fruits encore verts. Elle avait un peu peur de rentrer. « Ce sont nos gens. » Ces mots lui pesaient sur le cœur. Pourquoi ? Elle n'aurait pu le dire. Il lui venait simplement une intuition. Comme un soupçon. Elle devait savoir. Comprendre. Demain, elle irait interroger sa mère.

Chapitre 1

Léonora Miano

Salomé n'avait pas vu sa mère de la journée. A peine l'avait-elle entendue quitter la maison, le moteur de sa voiture vrombissant à l'aurore, les roues du véhicule crissant sur le gravier blanc de l'allée, avant de s'élançer à l'extérieur. Elle s'en allait tôt pour éviter les embouteillages, traverser la ville, passer à temps le pont qui la coupait en deux, être la première arrivée au dispensaire. En réalité, elle n'était jamais vraiment la première sur les lieux. Des malades se bousculaient déjà aux portes. Des femmes portant leurs enfants sur la hanche. Jeunes gens atteints de paludisme chronique. Des vieillards dont il faudrait retirer des vers de Cayor ou traiter les filaires. Une foule dont il faudrait se charger jusqu'à la tombée de la nuit. C'était lundi. La semaine serait longue et harassante.

Rentrée du collège où elle venait d'entrer en classe de sixième après avoir été brillamment reçue au concours national sans lequel la chose n'était pas envisageable, Salomé tournait en rond dans la maison. Le chauffeur était passé la prendre comme toujours, et l'avait ramenée sans faire de détour. Elle ne l'avait pas prié de s'arrêter pour acheter des soya, ces brochettes de bœuf vendues aux abords des rues, dont la consommation lui était interdite. Elle ne lui avait pas non plus demandé d'attendre qu'elle s'offre un cône d'arachides grillées, dont un marchand faisait sauter les pelures en l'air avant de servir ses clients. En temps normal, Salomé ne reculait pas devant ces manquements aux lois parentales, dépensant allègrement son argent de poche, afin de se sentir appartenir au peuple de son pays. Vivre comme les autres. Etre un temps parmi eux, pas seulement à côté.

La chambre de sa cousine Sephora se trouvait à côté de la sienne. Elle eut envie d'y pénétrer pour l'attendre comme elle le faisait souvent, préparant une partie de Monopoly ou de Scrabble. Elles aimaient jouer avant de se consacrer à leurs devoirs. Sephora ne tarderait plus, à présent. La perspective de ces amusements ne suscita qu'une joie éphémère chez Salomé. Elle resta interdite devant la porte, se remémorant les paroles de sa mère. C'était de Sephora et de son frère

Abel qu'elle parlait, lorsqu'elle avait dit : « Ce sont nos gens. » Hier, Abel était passé voir sa sœur. Il était aussi porteur d'un message envoyé par ses parents à ceux de Salomé. Le contenu de la missive était un mystère. Tout ce que Salomé savait, c'était que sa mère s'était emportée, qu'elle avait crié, que son mari lui avait demandé pourquoi parler sur ce ton à un enfant. C'était là qu'elle avait lancé : « Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied... »

Salomé tourna les talons, se dirigea vers sa chambre, se laissa choir sur son lit. La bonne avait pris soin de mettre en marche le climatiseur. Une fraîcheur apaisante enveloppait les lieux. Elle laissa errer son regard dans la pièce. Un revêtement rose couvrait les murs. Il y avait un bureau en acajou, des étagères supportant des livres et, sur la table de chevet, un ghetto *blaster* reçu à Noël. Une épaisse moquette tapissait le sol, si bien qu'elle n'entendait jamais le bruit de ses propres pas, quand elle se trouvait dans cette pièce. Face au lit, une porte donnait sur une salle de bain, avec un dressing mitoyen. C'était là que Sephora venait faire sa toilette. Sa chambre à elle ne disposait pas des mêmes commodités. Ses vêtements étaient rangés dans une malle, comme s'il lui fallait se tenir prête à s'en aller à tout moment.

La fillette se mit à songer, pour la première fois, à toutes les différences qu'elle n'avait jamais interrogées. Sephora vivait dans la même maison, mais fréquentait une école publique, dans un des quartiers populaires de la ville. Le chauffeur ne l'y conduisait pas. Elle prenait un taxi de ramassage pour s'y rendre, rentrait quelquefois à pied pour économiser un peu d'argent. Le samedi, alors que Salomé faisait la grasse matinée, il n'était pas rare que sa mère envoie Sephora au marché ou ailleurs, faire quelque commission. Il n'y avait là rien qui ressemble à de la torture, Sephora n'était pas maltraitée. D'ailleurs, elle ne se plaignait de rien. Ses parents l'avaient confiée à ses oncle et tante, parce qu'ils pensaient qu'elle aurait, grâce à eux, de meilleures chances dans la vie.

Au fond d'elle Salomé entendait une petite voix lui dire qu'il y avait quelque chose. Ce n'était pas uniquement parce que Sephora n'était pas leur enfant, que ses parents ne s'adressaient jamais à elle en français, ne lui parlant que cette langue ancestrale qu'ils ne transmettaient pas à leur fille. Ce n'était pas pour cette seule raison que ses vêtements n'étaient jamais commandés à la Redoute, ni achetés dans les magasins hors de prix où se rendaient les expatriés européens pour maintenir leur style de vie. Et si elle ne s'autorisait à regarder un film sur le magnétoscope qu'à l'invitation de Salomé,

ce n'était pas, là non plus, parce que cette maison n'était pas celle de ses géniteurs. C'était parce qu'elle appartenait à cette caste mystérieuse, celle des « nos gens ».

Le cœur de Salomé se glaça, lorsqu'elle entendit grincer le portail. Sephora rentrait. Elle l'entendit prendre gaiement congé d'une camarade de classe. Le gravier blanc de l'allée bruissa sous ses pieds comme tous les jours, et comme tous les jours, elle s'arrêta pour humer le parfum des fleurs du frangipanier planté dans la cour, face au manguier, à quelques pas d'un arbre du voyageur dont on prenait grand soin. Sephora avait l'âge d'être en troisième, mais elle n'était qu'en cinquième à cette année, ayant échoué à deux reprises au concours d'entrée en sixième. C'était après son second échec à l'examen national qu'elle était venue vivre avec eux. Salomé se souvenait du conseil de famille qui avait entériné la décision. Puisqu'on ne lui disait jamais rien ou pas grand-chose d'important, elle avait écouté aux portes. Ses parents l'ignoraient, mais elle comprenait parfaitement la langue secrète, la langue non transmise des ancêtres.

Bientôt, on frappa trois coups guillerets à la porte de sa chambre. Le sourire de Sephora illumina la pièce, et son accent d'enfant des quartiers envahit l'espace :

« Tu es déjà là ! Je t'ai gardé. » Ces derniers mots signifiaient qu'elle avait pensé à sa cousine, et lui avait rapporté quelque friandise proscrite, afin de partager avec elle la saveur du pays réel. Salomé se redressa, incapable, toutefois, de lui rendre son sourire. Devant la mine étonnée de cette cousine dont elle n'était plus certaine de connaître le statut, elle dit simplement : « Il faut qu'on parle. »

Chapitre 2

*Collège Pierre de Ronsard (Mornant)
classe de 3^{ème} de Jessie Drysdale et Claudine Thiry*

Leur discussion intrigua beaucoup Sephora. En effet quand Salomé lui avait dit trouver une forte ressemblance entre elle et son propre père, la jeune adolescente avait beaucoup ri, puis après avoir balancé à Salomé qu'elle avait beaucoup trop d'imagination, elle avait quitté sa cousine pour vaquer à ses occupations.

Mais au fil des jours, la remarque de Salomé la rongea. Depuis trois jours, elle ne pensait plus qu'à ça. Le matin, dès le réveil, puis pendant la journée au collège, après les cours, quand elle faisait ses devoirs et le soir durant le dîner jusqu'au moment où elle s'endormait. Le dimanche, elle passa sa journée sur son lit à y penser. Cette remarque l'obsédait. Pourquoi sa tante parlait aussi mal à sa mère qui était pourtant sa sœur ? Pourquoi ressemblait-elle autant à son

oncle ? Qu'avaient-ils en commun ? Toutes ces questions se bouscuaient dans la tête de Sephora. Ce doute devenait trop encombrant, demain elle irait faire part de son désarroi à Salomé.

Le soir même Salomé lui en donna l'occasion :

« Montons dans ma chambre ! » dit-elle à sa cousine.

Salomé et Sephora vivaient dans la même maison depuis des années. Cependant, sans qu'elles ne sachent pourquoi, les deux cousines n'avaient pas la possibilité d'entrer dans la chambre l'une de l'autre. Doria, la mère de Salomé l'avait toujours interdit.

Elles ne vivaient de toute manière pas dans la même partie de la maison. Salomé vivait dans la grande bâtisse principale qui ressemblait à une grande maison européenne, ce qui ne l'avait jamais choquée puisque son père avait vécu en Europe. Sephora vivait quant à elle dans une dépendance.

Arrivée devant la chambre de Salomé, Sephora s'arrêta... Elle regardait partout. La chambre était vaste, remplie de jeux et de peluches.

Salomé, voyant que sa cousine n'osait entrer, lui dit :

« N'aie-pas peur, mes parents ne reviennent que tard ce soir et personne ne leur dira ! »

Mais Sephora restait devant la chambre. Elle n'avait pas fait attention à ce que disait sa cousine. Elle était impressionnée par la taille de la pièce. Les murs avaient de belles couleurs. Le matelas était posé sur un lit avec de jolis pieds et non à même le sol comme le sien. Il y avait même un grand lustre au plafond qui devait servir à éclairer le soir.

« Ta chambre n'est pas comme ça ? demanda Salomé.

- Non... »

Les deux cousines se posaient beaucoup de questions. L'idée de Salomé se renforçait.

Mais pourquoi ce mensonge ?

Après un moment d'hésitation, Sephora se lança :

« J'ai réagi stupidement la dernière fois : ce que tu m'as dit m'angoisse. Je suis hantée par cette discussion et me sens de plus en plus mal, j'ai des doutes. Dorénavant faisons plus attention à ce qui se passe dans cette maison.

- D'accord ! »

Salomé exposa son plan.

Quand elle eut fini sa cousine la regarda, surprise et dit simplement :

« Maintenant ?

- Non, répondit-elle, mais demain soir, sors par ta fenêtre et viens me rejoindre au fond du jardin, je t'y attendrai.

- D'accord, à demain ! »

« Sois discrète » ajouta Salomé en son for intérieur, en regardant la silhouette de sa cousine s'évanouir dans l'ombre du couloir.

Assise dans le jardin, Salomé regardait le ciel en priant pour que son plan n'attire pas l'attention de ses parents, de sa mère surtout. Soudain des éclats de voix retentissant dans la maison la tirèrent de sa rêverie. Elle s'approcha silencieusement de la fenêtre entrouverte par laquelle les voix furieuses de ses parents se disputant lui parvenaient : « Mais qu'allons-nous faire d'elle ? dit son père. »

Salomé pâlit.

Chapitre 3

*Collège Pierre Brossolette (Oullins)
classe de 4^{ème} de Christelle Barrago et Annie Noël*

Salomé ayant passé une nuit agitée, se leva les yeux gonflés de sommeil et de larmes. Elle descendit comme si de rien n'était, anxieuse toutefois à l'idée de se trouver face à ses parents et d'avoir à entendre leurs reproches .

Elle prit alors une grande inspiration et se lança :

« Je peux tout vous expliquer ; ce n'est pas parce que c'est un garçon « du quartier », qu'il n'est pas fréquentable.

- Comment ça !? Mais de qui parles-tu ?

- Je vous ai entendus hier soir, vous disputer à mon sujet, et je voulais tout vous expliquer... »

Salomé se rendit compte que ses parents et elle n'étaient pas sur la même longueur d'ondes et se sentit prise au piège.

Ils ne parlaient vraisemblablement pas de la même chose.

Salomé se sauva dans sa chambre, prétextant son retard à l'école et essaya de joindre Sephora sur le portable qu'elle lui avait offert en secret.

La sonnerie se fit entendre dans la chambre voisine, mais personne ne répondit. Sephora était partie à l'école sans son téléphone.

Salomé avait un besoin impérieux de parler à sa cousine. Elle descendit donc rejoindre son chauffeur qui l'attendait devant la maison, et lui demanda de faire un détour par l'école de Sephora.

Arrivée devant l'établissement, Salomé descendit et la rejoignit alors qu'elle arrivait.

Elle congédia le chauffeur.

Les deux filles passèrent devant le collège mais firent ce jour là l'école buissonnière.

Salomé expliqua à Sephora la dispute entre ses parents entendue la veille, et le quiproquo qui l'avait conduite à parler de son ami du quartier. Salomé s'effondra en larmes.

Chapitre 4

*Collège Daisy Georges Martin (Irigny)
classe de 3^{ème} de Muriel Chombart et Claire Benoit*

« Je ne pourrai jamais le revoir » murmura Salomé. « J'ai réussi jusqu'à présent à déjouer leur attention mais depuis qu'ils ont eu connaissance de mes escapades, ils me font surveiller... »

La porte s'ouvrit brusquement. La mère de Salomé se tenait droite, les mains sévèrement posées sur les hanches. Le père de la jeune fille se tenait derrière, silencieux. Il regarda Sephora s'éloigner. Elle n'avait pas sa place dans la conversation.

Ce fut sa femme qui annonça la nouvelle. Pour mettre fin aux mauvaises fréquentations de leur fille, Salomé partirait dans quelques jours pour la France, plus exactement à Paris.

Une excellente pension l'accueillerait. Elle y poursuivrait ses études et une cousine l'hébergerait les week-ends. Salomé reçut cette nouvelle comme un coup de poignard. Ses jambes se dérobaient, la tête lui tournait. Elle était perdue ; elle ne connaissait pas la France et tout ce qu'elle avait entendu dire sur cette cousine lui faisait déjà la détester.

Pendant le repas personne ne parla. Salomé se réfugia rapidement dans sa chambre. Elle feuilleta un livre rempli de photos prises avec Sephora. Elle ne l'avait jamais quittée. Elle fit aussi ses adieux à ses camarades d'école. Ils étaient tristes, bien sûr, mais en même temps, Salomé lisait dans leurs yeux, une expression d'envie, partir en France représentait un rêve inatteignable pour beaucoup.

A présent, Salomé était assise dans l'avion. Elle boucla sa ceinture. L'avion décolla. Elle regardait par le hublot l'aéroport de Yaoundé Nsimalen s'éloigner peu à peu. Malgré quelques nuages et l'altitude, elle pouvait encore distinguer les lumières éclairant les rues de Yaoundé. Des souvenirs jaillirent alors : les jours de marché où elle se rendait avec son père, les expéditions en voiture pour aller visiter une cousine dans le village de Messondo, les vacances à Limbé et ses plages de sable noir. Elle devait dire adieu au Cameroun,

à l'Afrique. Beaucoup de tristesse et de nostalgie envahirent Salomé. Elle devait faire face à des sentiments nouveaux, la mélancolie, la peur mais aussi peut-être une excitation de découvrir la France dont on lui parlait si souvent. Un tas de questions assaillaient son esprit : comment serait Paris ? La ville serait-elle aussi belle qu'elle avait pu voir dans des livres ou serait-ce cette ville triste, sans lumière ni couleur dont témoignait la cousine dans ses lettres ?

Après quelques heures d'avion et après avoir ressassé les derniers événements qui avaient bouleversé sa vie, la voix de l'hôtesse la sortit de sa rêverie. L'avion entamait sa descente vers l'aéroport Charles de Gaulle. Elle scrutait avec attention le paysage qui s'offrait à ses yeux à travers le hublot. Le temps était brumeux. Tout au plus arrivait-elle à distinguer des champs bien dessinés entrecoupés de routes et de petites maisons.

Plus tard, une voiture la mena directement à son internat. Elle fut accueillie par la directrice, Madame Letelle , une femme autoritaire qui lui avait expliqué les règles de l'établissement en l'examinant de la tête au pied. Ses cheveux étaient coiffés en un chignon très serré. Elle portait de petites lunettes rondes qui lui donnaient l'air de scruter ses interlocuteurs

jusqu'aux tréfonds de leur âme. Elle portait un tailleur foncé qu'aucun bijou ne venait égayer. Elle montra sa chambre à Salomé puis l'abandonna. Cette dernière, livrée à elle-même, s'installa, le cœur gros. Elle s'assit sur le lit et se mit à observer les murs. Ils n'étaient pas vétustes mais suffisamment vieux pour que la peinture s'écaille par endroit.

Chapitre 5

*Collège Charles de Foucauld (Lyon 3^e)
classe de 3^{ème} de Delphine Thieffenat et Geneviève Galen*

Chère Sephora,

J'espère que tu vas bien. Cela fait trois semaines que je t'ai envoyé ma lettre, mais aucune réponse... Que se passe-t-il ? Je suis vraiment très inquiète ! La semaine dernière, encore, je suis tombée malencontreusement dans les escaliers. J'ai senti une personne me pousser, mais rien à l'horizon. Elle a sûrement dû s'enfuir pendant ma chute. Je ne me sens pas à ma place dans ce pensionnat tout délabré. Mes origines dérangent tout le monde et les moqueries fusent. J'ai le mal du pays, ma famille me manque et le soleil aussi. Je suis désemparée, je n'ai plus le goût de vivre, même les bonnes nouvelles me laissent indifférente. Je reste dans ma chambre toute la journée prétextant une maladie

inconnue de ce pays, seule à attendre désespérément l'une de tes lettres. Demande à mes parents pourquoi ils ne me ramènent pas au Cameroun.

J'ai besoin de toi et de leur soutien pour ne pas lâcher prise. Je doute qu'ils tiennent à moi... Te souviens-tu de Marcelin, le garçon que j'avais rencontré juste avant de partir à Paris ? Peux-tu me donner de ses nouvelles ? Il me manque terriblement.

J'espère que tu recevras bien ma lettre et que tu me répondras cette fois-ci.

Bisous

Salomé

Salomé se tenait seule, à l'écart de ses camarades de l'internat, parce qu'elle n'avait reçu aucune réponse aux lettres envoyées à Sephora. En sortie scolaire avec sa classe, elle visitait Paris à bord d'un bus à deux étages pour touristes. Ils arrivèrent au musée du Louvre. Lorsque le bus s'arrêta, Salomé ne descendit pas avec son groupe. Elle se tapit derrière le dernier siège. L'autocar repartit en direction de

l'arrêt suivant, rue de Rivoli. Une dizaine de minutes plus tard, il s'arrêta. Elle sortit de sa cachette en courant de toutes ses forces avant d'errer seule, perdue dans les rues de Paris qu'elle ne connaissait pas. Elle changea de ruelle et vit au loin un magasin de vêtements. Elle rentra mais l'un des vigiles l'interpella. Elle se rapprocha de lui et demanda :

« Bonjour monsieur, qu'y a-t-il ?

- Que fais-tu seule ? répliqua-t-il.

- Euh...

- Viens avec moi au bureau du directeur sans chipoter. »

Il lui attrapa le bras et commença à l'emmener. Suite à l'entrevue, le directeur du magasin prit l'initiative de contacter la police. Lorsque les gardiens de la paix entrèrent, elle se leva et partit avec eux. Ils arrivèrent au commissariat aux environs de seize heures. Les policiers prévinrent l'internat de la fugue de l'une de ses élèves.

Outré et paniqué le directeur, Mr Dupont, convoqua l'ensemble des éducateurs pour leur transmettre l'information et les réprimanda sévèrement. Suite à cela, Mr Dupont alerta les parents. Ceux-ci restèrent sous le choc de l'annonce, mais le directeur les réconforta en les

informant que Salomé avait été retrouvée saine et sauve par la police et qu'elle serait très rapidement ramenée à l'internat.

La mère de Salomé était opposée à l'idée de son mari qui voulait faire rentrer sa fille au Cameroun. Elle voulait la laisser à Paris, mais dans un nouvel internat car elle n'avait plus confiance en celui-ci. Une énième dispute éclata entre les parents qui n'étaient plus du tout en accord sur l'avenir de leur fille. Finalement le père obtint gain de cause, et à contrecœur, Doria accepta que Salomé revienne au pays.

Après avoir bouclé ses valises, Salomé quitta le pensionnat, accompagnée par le directeur, pour rejoindre le Cameroun à sa grande joie. Arrivée à l'aéroport, elle enregistra ses bagages et fit ses adieux au directeur. Elle monta dans l'avion. Une hôtesse de l'air prénommée Christine la prit en charge pour que le voyage soit plus rassurant.

De retour au pays, Jean-René le majordome de la famille récupéra Salomé à l'aéroport et la conduisit à la demeure familiale. Ses parents l'attendaient pour lui annoncer une mauvaise nouvelle : ils allaient divorcer. Ils lui demandèrent de réfléchir. Voulait-elle aller vivre chez son père ou chez sa

mère ? Elle se mit à pleurer, puis elle hésita et elle demanda qu'on lui laisse la nuit pour réfléchir.

Le jour se leva et elle réunit ses parents pour leur annoncer sa décision. Elle choisit son père car il lui laisserait sans aucun doute plus de liberté. Sa mère quitta la maison.

Nouvelle vie

Salomé est une adolescente appartenant à une famille aisée du Cameroun. Elle vit aux côtés de sa cousine Sephora. Mais très vite, elle va prendre conscience des différences qui les opposent. Après des doutes, des remises en questions et de nombreux changements, que réservera le destin à Salomé ?



Scannez pour découvrir les étapes de fabrication de l'histoire en ligne !



Dix classes de collégiens et un écrivain écrivent un cadavre exquis.

Ici, une fiction s'élabore en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes : **Léonora Miano** écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Une résidence d'artiste sur l'espace numérique de travail laclasse.com initiée par le Centre Erasme (Living Lab du Département du Rhône) En collaboration avec La Villa Gillet et Léonora Miano, auteur invitée à la huitième édition des Assises Internationales du Roman. En partenariat avec l'Inspection Académique du Rhône.

